

Echo de Notre-Dame de la Garde
Semaine Religieuse de Marseille

N° 1699	Juillet 1914
N° 1915	Août 1918
N° 1930	Décembre 1918
N° 1945	Mars 1919
N° 1948	Avril 1919
N° 1964 - 1965	Août 1919
N° 1975	Octobre 1919

VIIe Centenaire de la bataille de Bouvines

L'attentat de Sarajevo

Le Studium du Pape Urbain V à Avignon

Nos Martyrs de Septembre 1792

La mentalité des Germains au XIIe siècle

La Sainte Lance et la Première Croisade

La fin des Hohenstaufen – La fin des Hohenzollern

Le Studium du Pape Urbain V à Saint-Roman

La Signature de la France en la Fête de Saint Edouard



A propos du VII^me Centenaire de la bataille de Bouvines

LES DEUX CIVILISATIONS



Eurent deux civilisations qui se heurtèrent à Bouvines. Chacune avait donné son image à une armée. Devant le roi, l'étendard uni à l'oriflamme, alliance d'un pouvoir et d'une foi ; devant l'empereur, un aigle éployé sur un dragon, emblème de force brutale et de proie. Rien autre chose dans le droit que la féodalité applique pour en finir avec la France. Un roi d'Angleterre, par un mariage, a acquis un fief qui s'étend de la Loire aux Pyrénées. Pour vaincre l'illégale résistance de Philippe-Auguste, il a appelé le comte de Flandre, son vassal, et son suzerain, l'empereur d'Allemagne. Pour prix de cette aide féodale, ils recevront : le comte de Flandre, le Nord jusqu'à Paris ; l'empereur, qui est déjà comte de Poitiers, l'Est de la France. A couper, l'épée suffit ; mais couper les terres sera blesser les hommes qui y vivent sous des lois chrétiennes ; c'est pourquoi l'Eglise et le Pape font cause commune avec le roi. Une de ces lois défend de combattre le dimanche ; le roi la respecte, c'est l'ennemi qui viole la trêve de Dieu. Avant la bataille, les trois coalisés jurent de tuer le roi, et le seul cri jeté à leurs troupes par un de leurs chefs est : « Pensons à nos belles ! » Philippe-Auguste, avant de s'armer, prie un instant, et ses troupes, avant de combattre, veulent être bénies par lui. Et après la victoire, il épargne ceux qui avaient fait serment de le tuer. D'un côté et de l'autre, sont-ce les mêmes hommes ?

**

Que Bouvines eût été notre défaite, une mouvance féodale de plus démembrerait la France. De l'Europe, les contrées les mieux unies par la nature et les hommes autour d'une capitale et sous une seule couronne auraient été séparées par l'épée, et leur rupture se serait faite à leur centre. Les parts de ce tout, entraînées dans les orbites différents de ravisseurs multiples, auraient perdu la douceur et la force de la vie commune. Sous le nom de France, un jardin entre Seine et Loire eût-il été laissé à Philippe-Auguste, une France prise au milieu des fiefs formés par ses dépouilles et nouée dans sa croissance n'était plus. Quand ses mutilations auraient, dans tous les lambeaux d'elle-même, laissé intacte son âme, quelle efficacité fût demeurée à ses désirs captifs d'adversaires victorieux, et même aux exemples donnés par elle dans l'étroit asile de leur liberté ? Les idées sont des flèches, leur puissance pénétrante croît et diminue avec la force de l'archer. Quelle force eût gardée notre pensée dépouillée de sa gloire. Et la place abandonnée par nous ne fût pas restée vide. Il n'y a d'influences disparues que les influences remplacées, et déjà sur le monde s'en levait une, la plus contraire de desseins à la nôtre.

(A suivre.) (Du Discours de M. Etienne Lamy, de l'Académie Française.)



L'Assassinat du Prince Héritier d'Autriche

Par l'odieux attentat de Sérajévo ce n'est pas seulement un grand prince qu'une main criminelle a ravi à l'Autriche. C'est un grand homme d'Etat, une des plus hautes physionomies du monde contemporain qui disparaît. C'est un noble et lucide directeur qui manquera à l'Europe dans les graves conjonctures qui la menacent et où la société des nations aurait eu besoin pour la guider de ce regard assuré et de cette intelligence vigoureuse. Le deuil de l'Autriche est le deuil de tous les catholiques. C'est en même temps un deuil européen.

A l'émotion profonde causée dans toutes les capitales par la sanglante tragédie à laquelle ont succombé presque au même instant François-Ferdinand et son épouse, on peut d'ailleurs juger de la place considérable que l'archiduc-héritier occupait dans la politique universelle.

**

Quoiqu'il ne régnât pas, en effet, François-Ferdinand, associé par l'Empereur, depuis plusieurs années, aux affaires de la Couronne, avait toute l'influence d'un souverain régnant. Sa parole jouissait d'une haute autorité. Ses desseins, qui s'annonçaient grands, étaient l'objet de l'attention non seulement des chancelleries, mais encore de l'opinion publique de tous les pays. François-Ferdinand devait être le grand prince à la fois traditionaliste et réformateur du xx^e siècle. Il devait effacer les dernières traces des erreurs du *joséphisme* par une application intégrale des principes de la philosophie politique et sociale du catholicisme. Un immense espoir s'attachait à lui et les catholiques du monde entier eussent suivi son œuvre avec un intérêt fervent et passionné. Par contre, les ennemis de l'Eglise étaient hautement alarmés de son programme et ils ne le cachaient pas. Ils sentaient que le sort et le prestige de la Révolution étaient menacés et que la nouvelle société, dont on découvre déjà, dans la monarchie autrichienne, de si fermes linéaments, ferait paraître grossière et rétrograde l'anarchie, elle-même génératrice de tant de misères, et que les principes de 1789 ont engendrée. On peut dire que le libéralisme expirant, condamné par la doctrine attendait le coup de grâce de la grande expérience que portait dans son puissant esprit l'archiduc François-Ferdinand.

La Providence n'aura pas permis que ces plans fussent exécutés par les soins de celui qui les avait conçus et qui les avait mûris. Elle n'aura pas permis que ce prince donnât toute sa mesure. Elle lui aura réservé le sort mélancolique de ces hommes marqués pour de grandes choses et qui n'ont pu achever leur destinée, le sort de Marcellus pleuré par Virgile, le sort du Grand Dauphin, le sort aussi du comte de Chambord.....

(L'Univers.)

Si le pays se lève contre l'inquisition fiscale, combien le doit-il faire plus fortement contre l'inquisition morale et religieuse, contre celle qui fouille, non le foyer, mais les consciences.

Gabriel HANOTAUX,

de l'Académie Française, ancien Ministre des Affaires Etrangères.



HISTOIRE LOCALE

Le Studium du Pape Urbain V à Avignon

Par M. le Chanoine M. CHAILLAN

Notre docte et infatigable collègue, ami et collaborateur publie, sous ce titre, un nouveau travail important, précieuse contribution à l'Histoire locale et nouvelle preuve historique des insignes bienfaits de la Papauté sur le terrain de l'Assistance publique, de l'amour de la science et de l'amour du peuple.

Nous tenons à annoncer sans retard cet ouvrage et à le signaler aux esprits cultivés que nous sommes heureux de compter en bon nombre parmi nos lecteurs. En attendant de pouvoir en donner une analyse détaillée, voici la Lettre d'approbation flatteuse et motivée dont Mgr Latty a honoré le savant auteur :

Monsieur le Chanoine,

J'ai lu votre « Studium » avec le plus vif intérêt. Il est, comme vos autres ouvrages, d'une lecture aussi attachante qu'instructive. C'est que votre manière d'écrire est constante à elle-même, sans laisser d'être riche en nuances suivant les sujets que vous traitez. Vous ouvrez, en quelques pages, des vues rapides sur les grands faits d'une époque, sur le mouvement des idées et les institutions qui lui sont propres : ce qui, joint aux documents dont vous accompagnez vos récits, donne au discours une vie incessante et tient en éveil, jusqu'au bout, la curiosité du lecteur. Vos ouvrages sont de ceux qu'on relit, qu'on veut relire : c'est la marque des bons ouvrages.

Le « Studium » du Pape Urbain V à Avignon fait suite aux écrits nombreux que vous avez consacrés à ce grand Pontife. Vous avez eu bien raison de mettre son pontificat en lumière, et d'ajouter ainsi au lustre de l'époque avignonnaise de la Papauté. Assurément ce fut, pour l'Eglise, un temps d'épreuve que celui où ses Chefs eurent à vivre hors de Rome, et chercher un refuge à Pérouse, à Viterbe, à Agnani, et enfin à Avignon. Mais, pour ne parler que d'Avignon, on doit reconnaître que la Papauté n'y fut inférieure à elle-même ni en grandeur, ni en puissance, ni en œuvres de forte et féconde beauté. Je ne parle que des sept premiers papes, les seuls qui furent, sans conteste, reconnus et obéis par la chrétienté tout entière. Ils offrent à l'œil de l'historien et à la foi du croyant une variété de figures dignes de la plus haute estime et d'une très juste admiration : on ne saurait trop en relever les gestes, qui furent considérables, ni trop louer les vertus, qui ont pu braver les injures et les calomnies de nombreux écrivains.

C'est la figure d'Urbain V qui vous a particulièrement séduit. Je le comprends : il compte parmi les papes les plus actifs et les plus sympathiques qui aient gouverné l'Eglise. Il ne fut pas cardinal : mais, à ce titre près, il eut tous les autres titres. Il fut, comme vous dites, « théologien, orateur de première force, diplomate aux séduisantes manières » ; et, par dessus le marché, réformateur heureux. Clément VI l'appela « un des plus grands canonistes du monde. » Il professa, pendant vingt ans, à Toulouse, à Montpellier, à Paris, à Avignon. Docteur, maître, régent.

il eut la passion et le don « d'entraîner la jeunesse aux études » ; et, une fois élevé sur la Chaire de saint Pierre, il leur donna, sous les noms de Studia, Collèges ou Universités, l'impulsion la plus énergique et la plus fructueuse, leur suscitant des professeurs de marque, leur attirant d'innombrables élèves, et faisant, aux uns comme aux autres, des libéralités sans cesse renouvelées. Quelle belle et attrayante figure ! Tout s'y rencontre dans un exact et harmonieux accord ; et il n'est pas jusqu'à sa qualité de « Bienheureux » qui n'y ajoute je ne sais quel charme de simplicité discrète et de rayonnante vertu.

Tel est le Pontife que vous nous avez offert sous divers aspects, et qu'on est heureux de revoir dans le Studium d'Avignon.

Vous nous le montrez réunissant, dans « la célèbre Maison de la Pignotte », « ces deux œuvres primordiales dans l'Eglise catholique », à savoir « l'Assistance publique et l'Enseignement. » Ce sont deux principaux aspects de sa noble vie, et qui l'imposent aux regards de l'histoire. Que ne les avez-vous présentés moins en bref ! Vous dites bien :

« Le modeste apport de mes documents fera peut-être mieux connaître ce que fut l'enseignement des arts, des lettres, de la théologie, à Avignon. » Oui, sans doute. Mais, en élargissant davantage ce cadre, n'auriez-vous pas donné plus de lumière et plus de relief à la vie et au caractère de l'illustre Pontife ? On voudrait le voir présider à l'organisation de l'Université Avignonnaise, et en régler, par le détail et à fond, les disciplines diverses, l'ordre des matières et les méthodes d'enseignement. Qui sait si vous ne préparez pas une autre publication sur ce sujet ?

Quoi qu'il en soit de cette question que vous trouvez peut-être indiscret, c'est très sincèrement que je vous félicite du travail dont vous avez bien voulu me communiquer les bonnes feuilles. Tout y est de portée. Et que de réflexions justes, sobres, pleines d'à-propos ! Vos lecteurs vous en sauront gré. Ils seront charmés de lire notamment que le Pape Urbain V, en favorisant les études des écoliers pauvres, avait « le souci de fournir à chacun les éléments de sa destinée, sans quoi les valeurs providentielles se perdent. » Ce sont là des paroles d'or. On ne pouvait mieux les appliquer qu'à ce docte et puissant « éducateur » dont le vieil historiographe avait pu dire : « *Ipsè mul-rum dilexit studere... et semper appetivit Ecclesiam Dei bonis personis licteratis habundare.* »

Veillez agréer, Monsieur le Chanoine, avec mes félicitations, l'assurance de mes religieux et dévoués sentiments en N.-S.

† Michel-André LATTY,


Archevêque d'Avignon.

Ce sont aussi des paroles d'or, ces paroles de Mgr l'Archevêque d'Avignon. Nous ne voulons rien y ajouter aujourd'hui que ces quelques lignes de l'auteur dans la présentation des documents recueillis et publiés :

« Parmi les institutions de la Papauté d'Avignon qui brillent du plus étincelant éclat, je remarque celles de l'Assistance Publique et de l'Enseignement. Or, ces deux œuvres, primordiales dans l'Eglise catholique, justement à la date qui m'occupe, coexistent dans la Maison dite la Pignotte. Et c'est Urbain V qui les y a réunies un moment ! Elles symbolisent toute la noble vie de ce grand Pape qui mena de front l'amour des pauvres et l'amour de la science et pourvut aux besoins du corps aussi largement qu'à ceux de l'esprit ».

On le voit, une fois de plus, dans ses doctes publications, si estimées du monde savant en France et à l'Étranger, M. le Chanoine Chaillan fait œuvre d'érudit et d'apologiste. N'oubliant jamais qu'il est prêtre, il lui plaît de découvrir, dans tous ses travaux, de nouveaux témoignages certains, authentiques, indéniables qui honorent l'Église dont il est un des ministres, et il se plaît à le dire très haut. Dût sa modestie bien connue nous en vouloir un peu, nous tenons à ajouter, qu'à notre avis, ce n'est pas là un mérite de médiocre valeur.

L'Abbé T. BRIUGNE.



N°1915
25 août 1918



HISTOIRE LOCALE

Nos MARTYRS de SEPTEMBRE 1792

Par le Chanoine GIRAUD, Vicaire Général d'Aix

Marchant sur les traces de plusieurs membres de son honorable famille Marseillaise, M. le Vicaire général qui aime notre histoire locale y apporte aujourd'hui cette intéressante contribution, bien opportune à l'heure où l'on s'occupe activement du procès de canonisation — ou déclaration du martyr — de ces nobles victimes de la Révolution française.

Ce sont neuf biographies écrites avec soin et avec amour, d'après des documents de l'époque. L'auteur a su lire les éléments authentiques de son récit et y faire un choix judicieux, pour composer de véritables petits tableaux où le personnage revit en quelques traits saillants et caractéristiques. Il nous plaît d'en citer au moins un exemple : Il s'agit d'un Vicaire général d'Arles, appartenant à une vieille famille noble, M. Armand de Foucauld de Pontbriand, et voici son genre de vie dépeint en quelques mots : « Il ne fréquentait que son église et les hôpitaux ». Et comme pour prouver l'exactitude du genre de vie que menait le charitable dignitaire ecclésiastique, un peu plus loin, l'estimation de son mobilier et de ses effets, d'après une pièce des Archives des Bouches-du-Rhône : en tout *huit cent onze francs dix-neuf sols*. Et il s'agit d'un noble, d'un grand Vicaire, et c'est au XVIII^e siècle !

Il est à peine besoin d'ajouter que la Notice consacrée à l'héroïque Archevêque d'Arles, Mgr du Lau, est plus étendue que les autres et très soignée. L'ouvrage débute par un exposé historique et théologique du Schisme Constitutionnel, exposé rapide, mais bien nourri de doctrine, de chiffres et de faits.

T. B.

Brochure in-8° de 112 pages, éditée par l'Imprimerie Aixoise, 1918.

N°1930
08 décembre 1918

LETTRE au DIRECTEUR

La Mentalité des Germains au XII^e Siècle

M. le Curé de Saint-Jean-Baptiste nous fait l'honneur et le plaisir de nous adresser cette curieuse et intéressante communication dont nous tenons tout de suite à le remercier, en la signalant à l'attention de nos amis. Nous devons ajouter, pour expliquer la fin de la lettre de notre aimable collaborateur, qu'il y a une quarantaine d'années, à l'École Belsunce, nous disions souvent à nos élèves : « Aimez à lire, quand on a cet amour, on ne s'ennuie jamais et l'on s'instruit toujours davantage » ; notre excellent confrère et collaborateur d'aujourd'hui était un de ces élèves, non oublieux du professeur ni de ses leçons :

Monsieur le Directeur,

Tacite, dont vous offriez, naguère, à vos nombreux et intelligents lecteurs quelques citations empruntées à ses *Annales*, n'est point le seul à reconnaître la mentalité spéciale qui a toujours distingué les Germains, aussi bien ceux de son époque que ceux de nos temps actuels. Voulez-vous me permettre de vous fournir, à l'appui de cette thèse, un nouveau et intéressant témoignage ? Je le puise dans la chronique d'un auteur du XII^e siècle, Godefroi de Viterbe, qui, en sa qualité de notaire de l'empereur Henri V, semble s'être efforcé de synthétiser, dans son ouvrage, et les principes de gouvernement des rois germaniques et la honteuse servilité des peuples qui acceptaient la tyrannie de leur despotisme.

C'est en vers latins que s'exprime Godefroi de Viterbe, et si l'élegance virgilienne ne brille pas dans son poème, il n'en demeure pas moins que les idées émises par cet historien révèlent une mentalité identique à celle que, de nos jours, on reproche aux Allemands, habitués à afficher, sans pudeur, la lourde prétention d'être supérieurs en tout aux autres peuples.

Voici ce qu'en écrit le notaire Godefroi :

*Cæsar lex viva stat regibus imperativa,
Legeque sub vivâ sunt omnia jura dativa ;
Lex ea castigat, solvit et ipsa ligat.
Conditor est legis, neque debet lege teneri,
Sed sibi complacuit sub lege libenter haberi.
Quidquid ei placuit juris ad instar erit.
Qui ligat ac solvit Deus, ipsum prætulit orbi.
Divisit regnum divina potentia secum :
Astra dedit superis, cætera cuncta sibi.*

« La loi vivante qui commande aux rois c'est l'empereur ; tous les droits possibles sont placés sous cette vivante loi : c'est elle qui les corrige, les brise, les maintient. L'empereur est le créateur de la loi, sans qu'il soit tenu de la suivre ; s'il s'y soumet, c'est parce qu'il le veut bien. **Tout ce qui lui plaît sera un droit par cela seul.** Dieu qui lie et délie tout, l'a proposé à l'univers. La puissance divine a partagé l'empire avec lui : **aux immortels elle a donné les cieux, et à l'empereur tout le reste.** »

Il est à peine besoin de faire remarquer que si, au XII^e siècle, on avait connu les aéroplanes, l'empereur aurait sans doute partagé les cieux mêmes avec les immortels.

Par ce témoignage du notaire impérial, il est donc aisé de discerner quelle était la pensée intime des empereurs germaniques. Asservir tous les peuples de la terre, ne faire reconnaître dans le monde entier d'autre souverain que l'empereur allemand et n'accepter d'autre loi que sa volonté et son caprice, tel fut le but de ces monarques qui, pour y atteindre plus sûrement, commencèrent d'abord par s'attaquer à l'indépendance de l'Église, en s'arrogeant le droit d'élection pour les évêchés, afin de placer sur tous les sièges des créatures dévouées, et disposées à les soutenir dans leurs revendications, si injustes qu'elles fussent. De là, cette fameuse querelle des investitures qui engendra, dans toute la Germanie, des désordres et des scandales contre lesquels s'élevèrent successivement saint Grégoire VII, Urbain II, Pascal II, Gélase, etc...

Que serait-il advenu si les Papes, forts de la Vérité dont ils détiennent sans faiblesse le dépôt sacré, ne s'étaient point opposés, quelquefois même par les armes, aux sacrilèges prétentions des empereurs germaniques, et, notamment, de Henri IV et de Henri V ? La plupart des historiens n'ont pas vu, ou, peut-être, n'ont pas voulu voir, que dans ce long et sanglant conflit des investitures, **les Papes défendaient et maintenaient, contre le despotisme des empereurs, non seulement la liberté et l'indépendance de l'Église, mais encore la liberté et l'indépendance de tous les rois et de tous les peuples.**

Quoi d'étonnant, partant, qu'avec cette même mentalité, qui ne s'est point modifiée avec le cours des âges, Guillaume II ait essayé de reprendre l'œuvre de ses prédécesseurs, et de s'efforcer, par cette guerre, aussi injuste que barbare, qui s'achève après quatre ans de lutte acharnée et de ruines de toutes sortes, d'asservir les peuples de la vieille Europe et de s'en faire reconnaître comme l'unique souverain ?

Veuillez agréer, cher et vénéré Maître, mes hommages respectueux.

L. RÉMUZAT,

Curé de Saint-Jean-Baptiste.

A tout prendre, la PAPAUTÉ ET ELLE SEULE A SU ÊTRE LA VRAIE PUISSANCE MÉDIATRICE, en défendant, au nom de la Religion, les droits naturels de l'homme contre les Etats, les princes et les divers peuples mêmes : c'est elle qui a su concilier les faibles avec les forts, en recommandant, partout et toujours, la justice, la paix, le respect des devoirs et des engagements, et c'est ainsi que LA PAPAUTÉ A POSÉ LA PIERRE FONDAMENTALE DU DROIT INTERNATIONAL, en se soulevant contre les prétentions de la force brutale.

GUIZOT, protestant.

Célèbre écrivain, historien et homme d'Etat Français, tour à tour ministre de l'Intérieur, de l'Instruction Publique et des Affaires Étrangères, mort en 1874.



La Sainte Lance



la veille de la Grande Semaine, il sera, ce semble, opportun et instructif d'attirer, plus spécialement à Marseille, l'attention des âmes chrétiennes sur l'un des instruments de supplice dont firent usage les bourreaux pour tourmenter le corps de notre Rédempteur, même après qu'il eût cessé de vivre : je veux parler de la Lance avec laquelle un des soldats envoyés par Pilate, pour constater la mort de Jésus, transperça le cœur de la divine Victime du Calvaire.

Pour découvrir cette précieuse relique, teinte du sang du Sauveur des hommes, il a plu à la Providence de se servir d'un modeste prêtre du diocèse de Marseille dont l'histoire nous a conservé le nom, et qui se trouvait en Palestine, à l'époque de la première Croisade, sous la conduite de Pierre l'Ermite : il se nommait Pierre Barthélemi (1).

Après de rudes et multiples péripéties, l'armée des chrétiens, prisonnière dans la ville d'Antioche, qu'assiégeait, en 1098, Kerbogah (2), chef des Musulmans, eut à souffrir les horreurs d'une famine telle qu'en l'espace de quelques mois, les Croisés, réduits à une impuissance absolue, en étaient arrivés à se repentir d'avoir quitté pour une guerre malheureuse leurs biens, leurs châteaux, leurs familles. Peu s'en fallut, remarque Guillaume de Tyr, l'historien de cette Croisade, qu'ils n'accusassent Dieu d'ingratitude pour avoir rejeté tant de sacrifices faits à la gloire de son nom.

Dans ces conjonctures difficiles et périlleuses, le Ciel abandonnerait-il ces guerriers découragés ? Pour raviver leur ardeur et les conduire au triomphe, Dieu se sert miraculeusement du prêtre marseillais

L'Apôtre saint André apparaît, par trois fois, à Pierre Barthélemi, et, par trois fois, il lui ordonne, sous peine de menaces terribles, s'il n'obéit pas à sa voix, de se rendre dans l'église de son frère Pierre, à Antioche : en creusant la terre sous le maître-autel, dit-il, tu trouveras le fer de la Lance qui perça le flanc de notre Rédempteur ; porté à la tête de l'armée, ce fer mystique assurera la délivrance et la victoire des chrétiens : va, et n'hésite point !

Convaincu qu'il n'est pas le jouet d'une hallucination, sans tarder, Pierre Barthélemi s'empresse de faire aux chefs de la Croisade, Godefroi de Lorraine, Tancred, Hugues de Vermandois et Raymond de Toulouse, le récit fidèle autant qu'émouvant de la mission que lui confie le Ciel, et, sur le conseil d'Adhémar, évêque du Puy et légat du Pape, un jeûne rigoureux de trois jours, pour se préparer à la découverte de la sainte Relique, est imposé à l'armée chrétienne. Dès l'aube du troisième jour, douze chevaliers, parmi lesquels l'historien Raymond d'Agiles, qui rapporte le fait en détail, sous la conduite du légat et des Chefs de l'armée, se rendaient, pourvus

(1) Rohrbacher l'appelle toujours prêtre ; Darras et d'autres historiens le désignent toujours sous le nom de *clerc*, traduction des écrits latins contemporains qui disent *clericus*. Cette expression, sans signifier qu'il n'était pas prêtre, peut faire entendre qu'il avait reçu seulement le diaconat ou les Ordres mineurs. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il appartenait au *Clergé* de Marseille.

(2) Bien des historiens écrivent Kerbogah, d'autres Kerbogah.

des instruments nécessaires, à la cathédrale de Saint-Pierre. On commence à creuser le sol sous l'autel, à l'endroit indiqué ; le travail se poursuit sans relâche tout le jour, et jusqu'à douze pieds de profondeur, ce fut sans succès. La nuit arrive, les ténèbres se répandent dans l'enceinte sacrée, on allume des torches, le labeur ne s'arrête point, tous les assistants prient avec une indicible ferveur, au bord de la fosse dans laquelle, sur un signe du Légat, descend, nu-pieds et en simple tunique, le prêtre Pierre Barthélemi. Tout à coup, ô miracle ! apparaît la Lance, et, à peine est-elle sortie de terre, que chacun veut voir, vénérer et baiser avec respect ce fer sacré et l'arroser de ses larmes. Le bruit de ce prodige se répand aussitôt dans toute l'armée chrétienne ; la tristesse fait place à la joie ; on oublie toutes les horreurs de la famine, et les Croisés, enhardis par ce secours inespéré, demandent à grands cris qu'on les mène au combat (1).

Quelques jours après cette merveilleuse découverte, en la fête de saint Pierre et de saint Paul, les portes d'Antioche, closes depuis plusieurs mois, s'ouvrent pour livrer passage à cent mille guerriers. Revêtu de sa cuirasse et de la robe des Pontifes, l'évêque Adhémar s'avance, précédé de la Lance que porte, comme un trophée d'honneur, Raymond d'Agiles ; devant le pont de l'Oronte, le Légat harangue les Croisés ; il commente le psaume 67° : *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus*, qu'il se lève le Seigneur, qu'il se montre, et que ses ennemis soient dispersés. Enflammée par l'ardeur de cette vibrante parole, l'armée chrétienne s'élance à la poursuite des infidèles dont le général, Kerbogah, ne s'attendait point à la bataille et jouait alors aux échecs. Après une heure de combat, les Musulmans se sentent vaincus dans la lutte, impuissants à soutenir le choc des soldats du Christ. Raymond d'Agiles atteste que les ennemis n'osèrent approcher des bataillons au milieu desquels brillait la sainte Lance, et un autre historien, Albert d'Aix, ajoute qu'à l'aspect de la Lance, le fier émir, frappé de terreur, se hâta, pour assurer son salut, de fuir au-delà de l'Euphrate. Cent mille cavaliers turcs restèrent sur le champ de bataille, et l'armée du Christ, reconnaissante de son triomphe, entonna, le soir même, son hymne d'action de grâces sous les voûtes de la vieille métropole de Saint-Pierre, à Antioche.

Kerbogah, prince de Mossoul, complètement battu, malgré son armée formidable, mourut la même année.

N'était-il pas intéressant, à la veille de la Semaine Sainte, de rappeler ce merveilleux prodige accompli par la vertu de la sainte Lance, transportée à Rome où elle est toujours en grande vénération, et de réémouvoir le souvenir de sa glorieuse invention par un prêtre de Marseille.

L'Abbé L. RÉMUZAT,
Curé de Saint-Jean-Baptiste.

(1) Ce nous est un devoir de rappeler que la découverte de la sainte Lance rencontra des incrédules, quelques jours après l'événement ; on accusa le comte de Toulouse d'être l'auteur d'une véritable supercherie, en ayant fait cacher une lance quelconque, celle qui fut trouvée. Le comte protesta vainement, les deux partis soutinrent obstinément leur conviction. Emu de cette discussion qui intéressait sa bonne foi, le prêtre Pierre Barthélemi proposa de subir l'épreuve du feu. Raymond d'Agiles raconte longuement le fait, il décrit en détail le bûcher et constate que Pierre Barthélemi, portant la sainte Lance recouverte d'un voile de pourpre, « traversa sain et sauf les flammes qui s'élevaient à trente coudées de haut ». C'était le Vendredi Saint, 10 avril 1099.

La Fin des Hohenstaufen au XIII^e Siècle La Fin des Hohenzollern au XX^e Siècle

L'HISTOIRE est un perpétuel recommencement ; les vertus et les tares s'y renouvellent, agrandies, diminuées, suivant que les peuples s'approchent ou s'éloignent de Dieu. Chez les nations comme chez les individus, il se produit d'admirables essors, comme aussi d'effrayantes régressions.

Mais, à travers le désordre apparent des choses, le plan divin poursuit sa sereine évolution à la gloire du Créateur, grâce aux énergies qui se conforment à son divin vouloir et malgré les méfaits de ceux qui tentent de s'ériger en odieux perturbateurs.

Au treizième siècle, un grand pape, qui connaissait bien le tempérament de l'un des plus puissants empereurs d'Allemagne, disait de lui : « **Jusqu'ici, Frédéric a violé tous ses serments ; qui nous répondra aujourd'hui que les paroles qu'il nous donne seront accomplies ?** » Hier, au cours de ses laborieuses réunions, la Conférence des Alliés ne cessait de répéter de semblables paroles.

Pendant son long règne d'un demi-siècle, il n'était pas, en effet, un seul engagement d'honneur auquel Frédéric II de Hohenstaufen fût resté fidèle. Le pape Innocent III l'avait fait proclamer roi de Germanie par les princes allemands, en l'année 1220, et Frédéric avait reconnu solennellement les droits et les libertés de l'Eglise, ce qui ne l'empêcha pas de « pécher aussitôt contre la chrétienté tout entière, en unissant sur la tête de son fils la couronne de Sicile et la couronne germano-italienne, attentat formidable contre l'indépendance du Chef de l'Eglise », dit l'historien Boehmer.

Pour la paix, le pape finit par céder aux considérations de l'empereur, où l'hypocrisie perce à chaque mot : « Nous ne pouvons pas..., nous n'étions pas là..., nous n'avons pas voulu..., ne nous soupçonnez point..., l'Eglise est notre mère..., bienheureux père..., père très saint..., ne craignez rien... » L'historien allemand, qui cite ce document, ne peut s'empêcher d'ajouter : « On peut juger, d'après cette importante lettre, quels étaient l'honneur, la fidélité et la loyauté de Frédéric ! »

Mais voici bien d'autres promesses : au jour de son couronnement par le Pape lui-même, Frédéric promet d'organiser une croisade contre les Turcs ; il en fait le vœu et l'oublie aussitôt ; il le renouvelle deux ans plus tard et l'oublie encore ; trois ans après, il part enfin, mais revient au bout de trois jours, simulant une maladie. Cédant enfin à la crainte, il se met en route et arrive en Terre-Sainte, où il déclare à Fahr-Eddin, d'après l'historien Makrisi : « Mon but en arrivant n'est pas de délivrer Jérusalem, je veux seulement reconquérir l'estime des peuples d'Occident ! » Il avait en effet, avant son départ, soulevé les peuples par ses vexations, mené une violente persécution religieuse dans l'Italie du Nord, emprisonné les Evêques.

Son attitude à la Croisade ayant mis le comble à ses félonies, le nouveau pape, Grégoire IX, vieillard énergique, se dresse contre lui,

et, dans une encyclique qui est un chef-d'œuvre, il démontre que les tromperies de Frédéric « ont été la cause de la mort d'un grand nombre de croisés, de l'affaiblissement de la puissance des chrétiens en Orient, ainsi que de la perte de villes importantes ». En réalité, cent mille croisés périrent et se dispersèrent par sa faute.

* * *

Mais, enfin, Frédéric s'humilie, signe le traité de Saint-Germain, obtient son pardon, et les crimes recommencent.

C'est son gendre, le farouche Ezzelin de Romano, qui va agir « d'une façon satanique » en Lombardie et dans l'Italie méridionale, où il fait massacrer près de cinquante mille personnes, et, devant les protestations énergiques du pape, Frédéric ose écrire : « Nous nous étions bien trompé en le croyant le prince de la paix ! »

L'Allemagne évidemment, désapprouve le pape et admire son empereur, qui, désormais ne se gêne plus : il fait couler les vaisseaux qui transportent au Concile de Rome les évêques français et anglais ; ceux qui échappent au naufrage sont torturés d'une manière odieuse dans les prisons d'Apulie : « Entassés les uns sur les autres, dit un contemporain, enchaînés, étouffés par une chaleur insupportable, dévorés par les mouches et les scorpions, mourant de faim et de soif, battus, injuriés, n'ayant aucun répit », voilà comment ils sont traités ! La France et l'Angleterre interviennent, saint Louis demande la mise en liberté des prisonniers, « **quar li royaumes de France net mie encore si affaiblis que il se laisse mener à vos esperons », écrit fièrement le roi de France.**

Grégoire IX étant mort de chagrin, le Conclave avide de paix élit un pape qui avait été l'ami de Frédéric II, aux années de sa jeunesse, le Génois Innocent IV. Les conditions que le nouveau pape offrit à l'empereur pour le réconcilier avec l'Eglise sont un magnifique témoignage de ses dispositions conciliantes.

Frédéric y répondit par de nouveaux méfaits : les envoyés de l'empereur avaient reçu le pouvoir de jurer sur l'âme de leur empereur qu'il s'en tiendrait aux traités et les observerait fidèlement. Mais, en même temps, Frédéric cherchait à s'emparer de la personne du pape. Innocent IV, qui connaissait son adversaire, s'enfuit bien vite de Rome ; il se rendit à Gênes, puis à Lyon, ville impériale libre, célèbre par sa généreuse hospitalité aux grands proscrits.

La population de Lyon fit au pape l'accueil le plus empressé ; il avait choisi sa demeure sur la colline de Fourvière, dans le cloître fortifié de Saint-Just, assez vaste pour contenir toute sa cour. Il y demeura six ans, entouré de la vénération des Lyonnais...

Le premier acte du pape fut de convoquer à la Primatiale de Saint-Jean, dont la construction était déjà très avancée, le treizième Concile œcuménique ; 250 évêques et les représentants de la plupart des puissances chrétiennes y assistèrent.

* * *

Frédéric y fut mis en accusation. Il ne comparut pas, mais il envoya ses hommes ; Thaddée de Suesse, le chef de l'ambassade impériale, défendit son maître avec une extrême éloquence : « **Mais toutes les ruses de Frédéric étaient éventées, dit Boehmer ;**

après une vie de mensonges et de fourberies, les beaux parleurs qui voulaient le défendre ne firent aucune impression. »

L'empereur fut déposé, le 17 juillet 1245. Le spectacle fut grandiose et saisissant sous les voûtes de la Primatiale, lorsque les évêques jetèrent à terre, en signe de malédiction, leurs cierges allumés.

La réponse que fit alors l'empereur est absolument typique, à l'heure actuelle : « Nous avons la conscience pure, dit-il dans un message, et Dieu est avec nous ; nous le prenons à témoin que nous n'avons voulu que faire du bien aux clercs, les ramener à cette ferveur première qui les faisait ressembler aux anges et à l'humilité du Seigneur ; nous avons fait acte de charité en les soulageant de leurs richesses, etc. », **tout ce que l'hypocrisie la plus éhontée peut inventer et tout ce qu'elle a inventé aujourd'hui pour dire que l'Allemagne n'avait fait que du bien aux Belges et à la France ! Les raisonnements ne changent pas.**

D'ailleurs les principes étaient les mêmes : « L'homme ne doit rien croire autre que ce que son épée peut démontrer », disait Frédéric. Impie et superstitieux, il n'hésitait pas à faire brûler comme hérétiques les personnes qui lui avaient déplu, sous quelque prétexte que ce fût ; il passait sa vie à consulter les devins musulmans, en même temps qu'il injuriait grossièrement le Christ et Mahomet.

Après l'excommunication de 1245, la chute de Frédéric fut rapide et lamentable ; les princes électeurs, victimes de ses cruautés, finirent par lui donner un successeur au trône royal de Germanie, et les villes d'Italie abandonnèrent peu à peu son parti. Son armée fut vaincue et presque anéantie à Parme, pendant qu'il était à la chasse ; lorsqu'il arriva, 3.000 de ses soldats étaient prisonniers, 1.500 avaient péri, tout le reste fuyait en désordre.

*
*
*

Boehmer ajoute : « Il voulait fonder le plus puissant empire, par tous les moyens, et il donna le triste spectacle, lui, le fort, de s'abaisser au rôle d'un hypocrite ; ni la supercherie, ni la violence ne lui répugnèrent. Pourtant, à la fin, tout fut inutile ; **il ne fit rien de ce qu'il ambitionnait, et ce qu'il avait possédé, il le perdit.** »

Ces lugubres paroles semblent être dites aussi bien pour celui que les alliés vont juger que pour le condamné du treizième siècle à Lyon, et il est profondément impressionnant de comparer dans l'histoire la fin des Hohenzollern du vingtième siècle à la fin des Hohenstaufen du treizième.

Dieu sait quand il lui plaît donner de grandes et terribles leçons !

A. BERJAT,
Vice-Recteur de Fourvière.

HISTOIRE LOCALE

Le Studium du Pape Urbain V à Saint-Roman

Par M. le Chanoine M. CHAILLAN (1)

C'est la sixième étude que publie notre docte collaborateur et ami sur les fondations scolaires de notre illustre Abbé de Saint-Victor, élevé sur la Chaire de saint Pierre. Ici encore l'érudit auteur a consulté et mis en œuvre des documents empruntés aux Archives Vaticanes. Un travail personnel de seize pages contient l'analyse et le commentaire des documents. Notons le caractère particulier de cet Etablissement d'Instruction, il ressemble assez à une de ces Maisons que nous appelons maintenant d'Instruction secondaire, Collège ou Petit-Séminaire, ce ne sont plus des jeunes gens, mais des enfants, *pueri*; aussi bien le grand Pape tout en s'occupant de leur formation intellectuelle, a pour leur santé physique une sollicitude vraiment maternelle. On fera dans cette étude, bien d'autres remarques d'actualité, sur la manière de voyager, par exemple, et sur le *confortable* qu'Urbain V savait procurer, au XIV^e siècle, à des enfants pauvres, on verra que ces petits écoliers ne buvaient pas que de l'eau claire et que leur vestiaire comme leur lingerie n'étaient pas d'une simplicité rudimentaire. Décidément nous avons été bien naïfs d'accepter, les yeux fermés, les affirmations gratuites d'un si grand nombre d'écrivains ennemis de l'Eglise et des Papes. La nouvelle étude de M. Chaillan a donc, comme toutes ses œuvres d'ailleurs, si estimées du monde savant, et cela à un très haut degré, un double caractère d'érudition et d'apologétique.

T. B.

Voici le texte de la lettre motivée et flatteuse dont Monseigneur l'Archevêque d'Aix a honoré M. le Chanoine Chaillan :

« Cher-Monsieur le Curé,

« Votre série des *Studia* du Pape Urbain V vous amène à une œuvre qui intéresse l'ancien territoire de mon diocèse, et vous avez la délicate pensée de me dédier le *Studium* de Saint-Roman. Je vous en remercie ; car vous me donnez l'occasion de bénir une longue vie d'étude unie à votre vie pastorale.

« Ceux qui lisent vos remarquables travaux savent mieux que je ne pourrais le dire combien vos recherches sont consciencieuses et votre documentation solidement établie. Avec vous, ils devront admirer l'action de la Sainte Eglise, qui, sous tous les régimes, à toutes les époques de son histoire vingt fois séculaire, à travers des obstacles sans cesse renaissants, a toujours tenu déployé dans le monde le drapeau de la Vérité et de la Charité. Partout où elle a pu s'établir, elle a dressé un autel, fondé une école et ouvert un hôpital. L'Eucharistie, l'enfant, le pauvre voilà les instruments et les agents de son action sur les âmes et la société.

(1) Ul vol. in 8° de 44 pages. Imprimerie Clavel et Chastanier, Nîmes, 1919.

« A l'issue d'une période exceptionnellement troublée, le Pape Urbain V n'a opposé aux ennemis de l'Eglise et de l'ordre social, ni la force des armes, ni la protection des pouvoirs publics ; il n'a eu pour vaincre que la sainteté et la prière. Fort de ces armes divines, il a particulièrement consacré sa vie à la diffusion de la Vérité. Convaincu — et avec raison — que le principal ennemi de l'Eglise, c'est l'ignorance, il a multiplié les asiles de la vraie science, confiant la libération des âmes à l'action vivifiante de la lumière d'En-Haut.

« Votre travail met en relief les luttes que l'œuvre du saint Pontife a dû soutenir. C'est un épisode de la lutte séculaire ; c'est aussi l'annonce du combat qui ne finira qu'avec l'Eglise. Il met en relief les vertus d'Urbain V et nous donne à tous une leçon de choses. En vous lisant, on se dit que rien ne va sans peine ; que la vérité finit toujours par avoir raison du mensonge ; que les conditions matérielles des œuvres ou fondations peuvent être bouleversées ; que selon le cours des siècles et sous le choc des événements, ces œuvres peuvent disparaître ; mais elles se déplacent ou se modifient et reparaissent toujours, car elles sont les agents de la Vérité, qui vient de Dieu, et qui avec Dieu demeure *in æternum*.

« Recevez, mon cher Monsieur le Curé, avec mes félicitations pour votre belle étude, l'assurance de mon affectueux respect en N.-S.

† FRANÇOIS, Archevêque d'Aix.

N°1965
10 août 1919



La Signature de la France

EN LA FÊTE DE SAINT EDOUARD, ROI D'ANGLETERRE

C'est lundi, 13 octobre, que le Chef de l'Etat, M. Poincaré, vu l'approbation des deux Chambres françaises, a signé le Traité de Paix de Versailles.

Ce jour-là, c'est la fête de saint Edouard, troisième du nom, qui vivait au XI^e siècle, roi de l'Angleterre, aujourd'hui notre alliée. Ce fut un **grand pacificateur de son royaume envahi et mis au pillage** par les Danois, depuis plusieurs années. **Il releva toutes les ruines matérielles et morales**; rappela les religieux expulsés; diminua les impôts énormes que l'on avait dû lever pour lutter contre les barbares envahisseurs; fit rendre gorge aux usuriers qui avaient profité de la guerre; un bon nombre de souverains et de princes voulurent faire alliance avec lui; enfin, son règne dura 25 ans et ce fut un des plus prospères.

Edouard III, le pacificateur de son pays, fut élevé sur les autels, en 1161, par Alexandre III, le Pape si cruellement persécuté par Frédéric I^{er} Barberousse, **empereur d'Allemagne**; qui dut se rendre en France où il reçut l'hospitalité la plus respectueuse et la plus empressée; mais qui rentra de nouveau en Italie où il finit, avec le secours des Italiens, par soumettre l'empereur allemand vaincu à la bataille de Legnano, et obligé de signer, à Venise, les conditions de paix imposées par le Pape.

Nous pourrions noter encore que Frédéric I^{er} incendiait et détruisait les villes d'Italie, comme son successeur Guillaume II a incendié et détruit tant de villes de Belgique et de France; que si à la suite de cette dernière guerre et de la victoire remportée par la France et ses alliés, plusieurs peuples opprimés, notamment les Polonais, ont recouvré leur indépendance, le Pape qui canonisa ce roi d'Angleterre se consacra avec tant d'ardeur à l'abolition de l'esclavage que Voltaire lui-même a pu écrire: « L'homme qui, peut-être, au moyen-âge, mérita le plus du genre humain, fut le pape Alexandre III. »

Mais cela suffit pour expliquer notre désir de remarquer que le Chef de l'Etat a signé le Traité de Versailles, le 13 octobre 1919, en la fête de saint Edouard, roi d'Angleterre, canonisé par Alexandre III, d'abord victime d'un empereur d'Allemagne, puis son vainqueur, un Pape qui fut l'un des plus ardents promoteurs de l'abolition de l'esclavage.

L'Abbé T. BRIEUGNE.

Il n'y a d'unité profonde que l'unité des consciences.

*Du Discours du PRÉSIDENT DU CONSEIL, au Sénat,
11 Octobre.*

Extraits de la Collection en cinq volumes de
L'Echo de Notre-Dame de la Garde
période 1914 à 1919
Un prêt de Rémy IMBERT,
Président du Musée de la Mémoire Militaire de Meyreuil

Document édité le 05 janvier 2019
par le webmaster
Pour le site roquepertuse.org

